


Centre de santé et de services sociaux
Jeanne-Mance



Centre affilié universitaire

**DES « PIEDS-NOIRS » ET « NOMBRILS-JAUNES » D'HIER
AUX « BOURGEOIS-BOHÈMES » D'AUJOURD'HUI
L'HISTOIRE DU PLATEAU-MONT-ROYAL**

PAR JULIE FRANCOEUR
STAGIAIRE EN ORGANISATION COMMUNAUTAIRE
EN PARTENARIAT AVEC LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE ET DE GÉNÉALOGIE
DU PLATEAU-MONT-ROYAL

JANVIER 2008



L'ORIGINE DU PLATEAU : MISE EN PERSPECTIVE

Vers le milieu du XIX^e siècle, l'île de Montréal est une vaste forêt avec des terres défrichées pour la culture et des carrières de pierres calcaires. Ici et là, quelques noyaux organisés d'humains y vivent. Au sud de la rue Sherbrooke, se situe la ville de Montréal. Au nord, se trouvent quelques petites agglomérations.

D'un côté, les manufactures et les commerces de Montréal se développent et gagnent du terrain vers le nord. De l'autre, l'exploitation des carrières de pierres calcaires et de la tannerie des Bellair nécessite de nombreux travailleurs et donne naissance à un premier village : Côteau-Saint-Louis.

À la suite de l'accroissement de la population, de la diversification de l'économie et de l'inauguration du tramway, trois autres villages se sont formés. Ce sera finalement le regroupement de ces quatre villages qui formera le Plateau-Mont-Royal.

LES DÉBUTS DU PLATEAU : UNE IMMENSE FORÊT

Avant 1774, la forêt recouvre l'ensemble du territoire du Plateau d'aujourd'hui. Seul un chemin traverse l'île du sud au nord et mène aux villages érigés le long de la rivière des Prairies : la rue Saint-Laurent. Aussi, la tannerie des Bellair est implantée à l'angle des rues Mont-Royal et Henri-Julien depuis 1917.

En 1774, un officier de la milice anglaise, un certain M. Fay, fait tracer les premiers sentiers et les premières clairières de la forêt à l'orée de laquelle il demeure. C'est vers 1810, en procédant à des travaux d'aménagement agricole à la frontière nord de l'actuel Plateau, que l'on découvre la pierre calcaire, aussi appelée « la pierre de Montréal ».

Dès lors, des carrières sont aménagées afin de répondre aux besoins de Montréal en matériaux de construction. Un chemin reliant la tannerie aux nouvelles carrières est tracé. Rapidement, entrepreneurs, ouvriers et petits commerçants des secteurs de l'alimentation, des services et du vêtement s'établissent à proximité de la tannerie, le long de la rue des Carrières.

Un second chemin, reliant les carrières à la ville, est tracé et c'est autour de cette route, qui représente la partie ouest de l'actuelle avenue du Mont-Royal, que les premières habitations sont construites.

LA NAISSANCE DU VILLAGE DU COTEAU-SAINT-LOUIS

L'activité autour des carrières et de la tannerie des Bellair donne naissance, en 1846, au village du Côteau-Saint-Louis.

L'année précédente, un certain de Courville, grand propriétaire terrien, fait lotir sa terre, qui s'étend à l'est de la rue Saint-Laurent, entre la rue Sherbrooke et l'avenue du Mont-Royal et y fait tracer les premières rues : Coloniale, De Bullion et Hôtel-de-Ville. De la même manière, dès la seconde moitié du XIX^e siècle, des promoteurs lotissent les terres des grandes familles bourgeoises Guy, Cherrier, Viger et Papineau.

Autour du village naissant, se trouvent de vastes fermes et des terres de chasse prisées par la bourgeoisie.

Le village du Côteau-Saint-Louis est incorporé l'année de sa naissance et on retrouve à la mairie du village les grands propriétaires de carrières. Il faut dire que ce sont en grande partie les carrières qui auront donné naissance à Côteau-Saint-Louis. Le portrait de sa population en est la preuve : « le recensement de 1891 dénombre 100 carriers, 13 tailleurs de pierre, 79 manœuvres, 11 menuisiers, 12 forgerons et 6 boulangers » (catalogues d'archives de la bibliothèque du Plateau-Mont-Royal).

Jusqu'en 1866, le village est desservi par la paroisse Notre-Dame, paroisse-mère de l'île de Montréal. En 1867, le Côteau-Saint-Louis devient une paroisse autonome : « Saint-Enfant-Jésus », paroisse-mère de tout le territoire au nord de la rue Duluth, alors rue Saint-Jean-Baptiste. Les

Scolasticat des Pères Jésuites, coin Rachel et Papineau, à la fin du XIX^e siècle
Source : Archives de la Ville de Montréal



années 1860 représentent l'époque où les communautés religieuses, cherchant à s'éloigner de la ville et de ses épidémies, s'établissent dans le quartier.

Les religieuses ne sont pas les seules à délaisser les quartiers exigus et entassés [du sud de l'île]. La bourgeoisie commerçante francophone suit sensiblement le même trajet [...]. Elle y est rejointe, précédée souvent, envahie finalement par une population de travailleurs, artisans et qualifiés puis simplement ouvriers, en mal d'espace et de logements salubres. La mise à leur disposition de services de transport en commun [...] contribue à leur migration massive (catalogues d'archives de la bibliothèque du Plateau-Mont-Royal).

La bourgeoisie francophone se déplace de nouveau, cette fois-ci vers l'ouest, c'est-à-dire vers Outremont. Le quartier ressent fortement cette vague de migration, de sorte qu'au fil des ans, de nouveaux villages se développent, dont Saint-Jean-Baptiste.

Le village du Coteau-Saint-Louis est annexé à la ville de Montréal en 1893. À l'époque, le Coteau-Saint-Louis est aussi connu sous le surnom de « Village des pieds-noirs ». Les villageois sont pour la plupart des ouvriers à l'emploi des carrières ou de la tannerie. La légende raconte qu'après une journée de travail de douze heures, les carriers du Coteau-Saint-Louis s'installaient sur le seuil de leur demeure les pieds nus, nécessairement noirs puisque les installations sanitaires ne faisaient pas encore partie des commodités des logements ouvriers de l'époque. Joviaux, mais bagarreurs, les « pieds-noirs » des carrières se livraient à certaines rivalités avec les « nombrils-jaunes » des tanneries.

est incorporée sous le nom de village Saint-Jean-Baptiste. Le village couvre le territoire compris entre l'avenue du Mont-Royal et la rue Duluth, limite nord de la ville de Montréal de l'époque, entre l'avenue Papineau et la montagne. Au moment de son incorporation, le village compte plus de 2 000 habitants.

Au milieu du XIXe siècle, le régime municipal québécois en est encore à ses premières années d'existence. Pour accéder au statut de village [...], il suffit d'une quarantaine de maisons, plus ou moins groupées autour d'un point d'attraction, une chapelle ou une intersection le plus souvent. C'est sans doute ce qui permit au village de Saint-Jean-Baptiste de voir le jour en 1861.

Comme le Coteau-Saint-Louis, Saint-Jean-Baptiste sera d'abord peuplé d'ouvriers à l'emploi des carrières. Rapidement, « une autre phase de peuplement commence avec le développement des industries et commerces qui s'installent plus au nord, et avec le système de transport public qui, à partir de 1865 environ, permet aux gens d'habiter plus loin de leur lieu de travail » (catalogues d'archives de la bibliothèque du Plateau-Mont-Royal).

La population de Saint-Jean-Baptiste croît rapidement grâce au développement manufacturier de la rue Saint-Laurent et au transport en commun. Vers 1880, les grandes terres sont subdivisées et la plupart des rues sont tracées, bien qu'encore peu habitées. En 1883, bon nombre d'artères principales sont pavées de macadam et un service d'aqueduc est établi sur cinq rues. Il faut dire que l'eau courante n'existe pas sur le Plateau avant cette date. Les habitants s'approvisionnent en eau à la source qui coule de la montagne jusqu'aux nombreux ruisseaux du secteur. Le système d'égouts est remis

LA NAISSANCE DU VILLAGE DE SAINT-JEAN-BAPTISTE

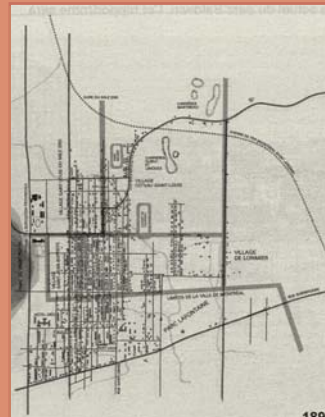
L'activité des carrières et de la tannerie des Bellair et la migration massive des populations du sud de l'île rendue possible grâce au développement du transport en commun amènent le développement d'un deuxième village. C'est ainsi qu'en 1861, la région au sud de l'avenue du Mont-Royal se détache du Coteau-Saint-Louis et

Le Plateau

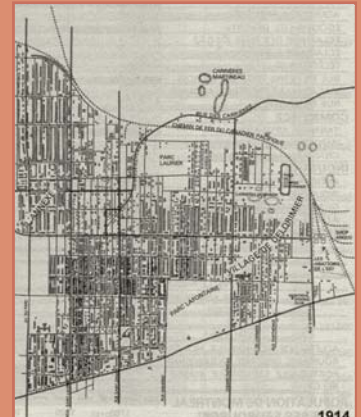
Vers 1850



Vers 1890



Vers 1914



Source : Archives de la Ville de Montréal

à plus tard, de sorte que les conditions de logement des familles ouvrières seront longtemps inadaptées et les installations vétustes.

Ce n'est qu'en 1887, que Saint-Jean-Baptiste se détache de la paroisse-mère du Saint-Enfant-Jésus-du-Mile-End pour former la paroisse Saint-Jean-Baptiste.

Entre-temps, l'avenue du Mont-Royal bénéficie de sa position stratégique et se développe. Dès la seconde moitié du XIX^e siècle, les premières entreprises commerciales s'y construisent. Vers 1897-1898, une première ligne de tramway électrique est construite sur l'avenue. En comparaison, le premier tramway électrique, appelé « Le Rocket », a été mis en circulation à Montréal en 1892. De multiples constructions sont érigées le long de l'avenue de telle sorte qu'au tournant du siècle, elle devient le deuxième axe commercial du quartier, après la rue Saint-Laurent. En 1914, l'avenue du Mont-Royal est entièrement construite entre les rues Saint-Denis et Papineau.

Tracée depuis 1720 pour relier les deux rives de l'île de Montréal, la rue Saint-Laurent devient, en 1860, l'axe commercial et industriel nord-sud à partir duquel des rues se développent perpendiculairement.

Vers 1865, on y trouve des commerces d'alimentation, des librairies, des bijoutiers et une profusion de tavernes et d'hôtels, genres de postes de relais pour les carrioles à chevaux qui descendent vers le marché. En 1880, les pharmaciens, fleuristes, quincailleries, tabagies, buanderies, magasins de vêtements et souliers, marchandises sèches, produits d'importation y abondent (catalogues d'archives de la bibliothèque du Plateau-Mont-Royal).

Avenue du Mont-Royal, vers 1859
Source : Archives Musée Mc Cord, William Notman, N-0000.193.61.1



Avenue du Mont-Royal, vers 1902
Source : Archives des Pères du Très-Saint-Sacrement

C'est aussi sur la rue Saint-Laurent, véritable canal d'entrée de l'immigration montréalaise, que les manufactures (dont celles du textile) s'établissent dans le quartier. En 1870, le marché Saint-Jean-Baptiste prend forme à l'intersection des rues Saint-Laurent et Rachel. Ce marché devient un pôle névralgique d'échanges économiques et de vie sociale pour les gens du quartier et les cultivateurs des environs. L'avènement du tramway y contribue. Le village de Saint-Jean-Baptiste est annexé à la ville de Montréal vers 1885.

LA NAISSANCE DU VILLAGE DE SAINT-LOUIS-DU-MILE-END

En 1876, un chemin de fer reliant Montréal à Saint-Jérôme est construit. Son passage à l'angle des rues Bernard et Saint-Laurent génère un essor économique dans le quartier. C'est à cette époque que le village de Saint-Louis-du-Mile-End se détache du Coteau-Saint-Louis pour se développer, avec son lot de carrières, d'entrepôts de glace et d'industries. On y dénombre alors quelque 2 000 habitants.

Modeste à ses débuts, il [Saint-Louis-du-Mile-End] se compose de petits bâtiments de bois regroupés autour de l'Église Saint-Enfant-Jésus, de l'Institut des sourds-muets dirigé par les Clercs de Saint-Viateur [existe aussi l'Institut des sourdes-muettes, à l'intersection de la rue Saint-Denis et de l'avenue des Pins; le bâtiment existe toujours en 2008] et de la maison des Sœurs de la Providence. De la gare du Mile-End partent colons et politiciens, les uns vers les pays d'en haut et les autres vers Ottawa. Les industries s'implantent dans le village vers 1888, attirées par les perspectives d'un chemin de fer qui atteint maintenant l'océan Pacifique.

Avec ses 37 000 habitants, il s'agit de la ville la plus peuplée après Montréal et Québec. Ses beaux édifices publics reflètent l'aisance de la population et la prospérité des industries. On en compte une vingtaine, la plupart en bordure des voies ferrées, où

Marché Saint-Jean Baptiste, vers 1930.
4203, boul. Saint-Laurent
Construit en 1908
et démolé en 1966
Source : Archives de la Ville de Montréal



travaillent quelque 5 000 personnes (source : Ville de Montréal, Les villages du Plateau).

Saint-Louis-du-Mile-End devient cosmopolite dès les années 1900 grâce, entre autres, à l'immigration juive, allemande et polonaise. Cette immigration permet le développement accéléré du quartier situé à l'ouest de la rue Saint-Laurent. Des temples protestants et des synagogues sont érigés. Des immigrants établissent leur commerce le long de la rue Saint-Laurent et s'approprient rapidement l'anglais, la langue des affaires. La rue Saint-Laurent deviendra la frontière entre les mondes anglophone (à l'ouest) et francophone (à l'est).

En 1909, Saint-Louis-du-Mile-End est annexé à la ville de Montréal.

LA NAISSANCE DU VILLAGE DE DELORIMIER

C'est en 1895 que le village de DeLorimier naît. Il est alors qualifié de « charmante banlieue résidentielle dotée de belles avenues, de trottoirs en béton et d'élégantes demeures » (Ville de Montréal, Les villages du Plateau).

En 1901, le village se dote d'un hôtel de ville à l'angle des rues Mont-Royal et des Érables, qui deviendra plus tard la caserne 26 des pompiers de Montréal. « Les élus d'alors y votèrent de nombreux règlements sur la construction, l'hygiène et les nuisances publiques, qui ont valu à cette municipalité une réputation de ville bien gérée » (Ville de Montréal, Les villages du Plateau).

Annexé à la ville de Montréal en 1909, DeLorimier est le dernier des quatre villages à l'origine du Plateau d'aujourd'hui.

Caserne
numéro 26,
vers 1931
Source :
Archives de la
Ville de
Montréal



LE TRAMWAY, MOTEUR DE DÉVELOPPEMENT

Avant 1860, les Montréalais voyagent à pied. Le transport en commun n'existe pas et les ouvriers logent près de leur lieu de travail. La côte Sherbrooke est un obstacle majeur au développement du Plateau plus au nord, mais une nouvelle époque débute avec l'inauguration du tramway (Ville de Montréal, Les villages du Plateau).

Vers 1860, une première ligne de tramway hippomobile se développe au-delà de la côte Sherbrooke, de sorte que le Plateau passe d'une zone rurale à une banlieue de la ville de Montréal. Dès lors, des terres agricoles sont vendues et plusieurs rues sont tracées.

Vers 1880, le tramway se rend jusqu'à l'angle de l'avenue du Mont-Royal et de la rue Saint-Denis, ce qui donne définitivement le coup d'envoi au développement massif du quartier. Le tramway passe en mode électrique vers 1893.

De 1880 à 1930 environ, le quartier se développe et se construit de telle sorte qu'on y retrouve fort peu d'espaces vacants, mis à part quelques grands parcs : Lafontaine, Laurier et Baldwin. La construction des bâtiments se fait en séries; les constructeurs ne fonctionnent plus nécessairement sur commande. Techniques et matériaux sont standardisés et cette période de construction massive donne naissance aux typiques triplex montréalais qui confèrent au Plateau-Mont-Royal un cachet particulier.

C'est dans le but d'optimiser l'espace à l'intérieur de ces étroites maisons à logements que les entrepreneurs de l'époque construisent les escaliers à l'extérieur. Ces escaliers deviennent rapidement des lieux de socialisation pour les Canadiens français qui les habitent majoritairement. C'est ainsi qu'est née la culture populaire sur le Plateau, celle dont parle Michel Tremblay dans les « Chroniques du Plateau Mont-Royal ».

Cette période de construction intensive est presque exclusivement résidentielle. Des commerces sont cependant contruits dans les rez-de-chaussée des bâtiments des rues commerciales, ce qui concède au Plateau la densité qu'on lui connaît encore aujourd'hui. D'ailleurs, très tôt dans l'histoire du quartier, la densité de la population conduit à la construction de plusieurs écoles.



Tramway, rue Saint-Denis, vers 1887

Terminus tramway, à l'angle des avenues du Mont-Royal et du Parc, vers 1905



Source : Archives de la Ville de Montréal

Le tramway permet maintenant aux hommes et aux femmes d'habiter plus loin de leur lieu de travail et d'organiser leur vie sociale et économique autour de certains pôles d'échanges, dont le marché public Saint-Jean-Baptiste.

L'été, le tramway roulait sur rail tiré par deux chevaux. L'hiver, les rues n'étant pas déneigées, on remplaçait les roues par des patins. Les conducteurs étendaient la paille sur le plancher pour réchauffer les pieds des usagers (catalogues d'archives de la bibliothèque du Plateau-Mont-Royal).

Déjà, en 1900, le Plateau prend la forme qu'on lui connaît aujourd'hui. Le quadrillage des rues et des ruelles est constitué. Rapidement, la population du Plateau passe de quelques centaines de familles à plusieurs dizaines de milliers de résidents.

INDUSTRIALISATION, DÉVELOPPEMENT ET IMMIGRATION

Parallèlement au développement du premier réseau de transport en commun, le mouvement d'industrialisation assure, vers 1870, un développement important dans le quar-

tier en attirant des immigrants et des Canadiens français ruraux en quête d'emploi. Ces derniers s'établissent pour la plupart à l'est de la rue Saint-Laurent.

Dès le dernier quart du XIX^e siècle, le Plateau accueille des Polonais, des Russes, des Allemands, des Lithuaniens et des Juifs fuyant l'Europe. Lorsque ces immigrants arrivent dans le quartier, Montréal est une ville en plein développement. Certains profitent de cette conjoncture économique favorable pour établir leur entreprise dans le quartier. D'autres trouvent plutôt du travail dans les usines, dans les ateliers ou dans l'industrie de la confection du vêtement pour dame. Grâce à l'immigration, l'ouest du Plateau se développe et devient rapidement cosmopolite.

LES OUVRIERS ET L'INDUSTRIALISATION

L'industrialisation produit des richesses, mais les capitaux demeurent concentrés entre les mains d'une minorité. Pour les ouvriers, qui ne seront pas syndiqués avant la fin du XIX^e siècle, les conditions de vie sont difficiles. Ils survivent avec de maigres ressources.

Certaines archives de journaux (catalogues d'archives de la bibliothèque du Plateau-Mont-Royal) témoignent de la misère de cette fin de siècle.

1889 - Le prix des loyers continue de monter. En 1889, il en a coûté entre 72 et 82 dollars annuellement, en moyenne, pour une bicoque sans bain. Avec bain, la ponction est encore plus sévère, 144 \$ pour l'année. L'insalubrité a son prix. Pas surprenant que l'on retrouve jusqu'à sept ou même huit personnes par logement.

1891 - Un boulanger gagne présentement 8,33 \$ par semaine (433 \$ par année). Un vrai salaire de farine. Le cordonnier sera encore mal chaussé cette année avec ses 7,25 \$/semaine (377 \$/an). Quant au cigarié, lui, il ne peut se permettre de fumer ses propres cigares. Ses économies s'envoleraient en fumée avec ses 5,79 \$/semaine (301 \$/an).

1895 - Les chiffres inquiètent. Pour chaque 1 000 habitants du quartier Saint-Jean-Baptiste, quelque 36 personnes sont mortes cette année. Pourquoi une si forte mortalité dans notre quartier? La rumeur populaire met en cause les misérables conditions de logement (insalubrité, insuffisance d'installations sanitaires), la pollution ainsi que le piètre état des aqueducs

et égouts du coin. Qu'attend donc M. le maire de Ville Saint-Jean-Baptiste, J. O. Villeneuve, pour réagir? Une épidémie de gastroentérite!

C'est à cette époque, au tournant du siècle, qu'apparaissent les premiers bains publics. Le Bain Lévesque, construit en 1908, fait partie de la première génération de bains publics.

Les ouvriers qui demeurent plus loin de leur lieu de travail et qui empruntent le tramway électrique déboursent cinq sous pour leur droit d'entrée. Ce montant représente une dépense importante, pour la plupart des journaliers. Un ouvrier travaille environ une heure pour payer son déplacement.

LES FEMMES ET L'INDUSTRIALISATION

Avant le mouvement d'industrialisation, les opportunités de travail sur le Plateau sont assez limitées pour les femmes. La main-d'œuvre des deux principales activités économiques du quartier, les carrières et les tanneries, est essentiellement masculine. Le caractère ouvrier du quartier n'offre que de minces possibilités de travail domestique au sein des familles bourgeoises.

Malgré cela, avant l'industrialisation, le travail domestique demeure la seule source de revenu possible pour les femmes surchargées de travail, qui sont mal nourries, logées et payées.

Vers 1870, le mouvement d'industrialisation génère de nombreux emplois dans les manufactures. Les femmes délaissent leur emploi de domestique pour travailler dans les usines, ce qui génère une pénurie de main-d'œuvre dans ce secteur d'emploi. Les conditions dans les usines sont cependant très difficiles et les heures interminables : six jours sur sept, dès 6 h 30 du matin.

En 1885, la loi limite le travail des femmes à dix heures par jour, soit à 60 heures par semaine. La loi n'est cependant pas bien observée et les femmes travaillent douze à treize heures par jour à l'usine, en plus des corvées domestiques qui les attendent au retour à la maison. Les patrons se permettent bien souvent de donner aux femmes du travail le samedi soir, qu'elles doivent remettre le lundi matin. Trop souvent, les femmes ouvrières sont payées à la pièce.

L'INDUSTRIALISATION ET LE TRAVAIL DES ENFANTS

À Montréal, de 1880 à 1930, le salaire moyen d'un ouvrier ne dépasse pas le niveau de subsistance et se situe souvent même largement en-deçà. Les enfants se mettent à travailler dans les usines pour participer, dans la mesure de leurs moyens, à la subsistance de la famille. Ils gagnent alors le tiers du salaire d'un adulte.

COUP D'ŒIL SUR LES ANNÉES FOLLES

Une intense activité syndicale dans le secteur du vêtement marque les années 1920-1930 du Plateau, ce qui contribue à la création de nombreuses associations d'aide mutuelle en logement et en sécurité alimentaire.

C'est aussi à cette époque, bien que la date exacte ne soit pas connue, que l'on voit apparaître l'appellation « Plateau » dans les archives du quartier.

LES DIFFICILES ANNÉES 1930

La crise économique des années 1930 marque la fin de la période de construction intensive sur le Plateau. Le quartier est entièrement construit.

La crise frappe alors durement les familles ouvrières. Beaucoup de petits propriétaires qui avaient pu, à force d'économies, acquérir leur maison, sont forcés de vendre pendant la grande crise des années 1930, quand le chômage atteint les 30 %. Les maisons sont souvent démolies pour faire place à la construction de blocs appartements modernes, beaucoup moins abordables, ou simplement pour devenir terrains de stationnement.

De plus en plus de logements sont abandonnés parce que l'investissement requis pour les rendre [...] habitables ne rapporte pas assez aux propriétaires, ou parce que les petits propriétaires qui seraient prêts à entretenir leurs maisons ne trouvent pas d'appui financier ou technique pour le faire (catalogues d'archives de la bibliothèque du Plateau-Mont-Royal).

Le pourcentage de locataires augmente en flèche : il passe de 51 % à 88 % entre 1871 et 1941. L'augmentation fulgurante du coût des loyers provoque l'entassement des familles dans les logements, même si le Plateau, dit-on, demeure encore plus abordable que les banlieues qui se développent. En 1950, près du quart des appartements du Plateau ont besoin d'être rénovés.

Durant les années de la crise, de nombreuses familles n'arrivent plus à défrayer les coûts du logement : 30 % des résidents vivent des secours directs, alors que les autres voient leur salaire baisser. On assiste alors, dans le quartier, à de vives réactions face aux mauvaises conditions de vie et de logement. L'Association Humanitaire de l'Université Ouvrière (laquelle avait été fondée quelques années plus tôt, en 1925, par le socialiste Albert Saint-Martin et formait, à l'époque, maints militants populistes) organise des « boycotts de saisies » : « on se présente chez le locataire dont les meubles vont être vendus à l'enchère par le huissier, et on empêche les prix de monter. Puis on achète les meubles à un prix très bas et on remet le tout à l'occupant des lieux » (catalogues d'archives de la bibliothèque du Plateau-Mont-Royal).

La Ligue de Solidarité Féminine, pour sa part, truque les gazomètres et les compteurs d'électricité. Il faut dire qu'au cœur de la crise, en 1932, 20 000 familles se verront privées d'électricité pour factures impayées. Aussi, nombre de familles déménagent clandestinement la nuit, afin d'éviter la saisie. D'autres occupent des locaux désaffectés, des hangars et des greniers.

Et puis vint 1929, 1930, 1931. Partout, c'était la faillite. On chauffait avec les portes, les meubles. Personne n'avait les moyens de payer même la nourriture. Alors mon père a dû fermer boutique, vendre les attelages, faire faillite. Tout le monde y passait. Beaucoup se suicidaient » (catalogues d'archives de la bibliothèque du Plateau-Mont-Royal, témoignage d'une résidente du Plateau ayant vécu la crise économique).

LA PÉRIODE DE PROSPÉRITÉ DU PLATEAU : 1914-1960

Outre la crise économique des années 1930, où la population du Plateau s'est appauvrie et que les conditions de vie se sont dégradées, la période de 1914 à 1960 est marquée par la prospérité de l'avenue du Mont-Royal et de tout le Plateau. Montréal est alors « la » métropole commerciale du Canada, devant Toronto.

Devenue véritable artère commerciale vers 1900, l'avenue du Mont-Royal connaît son apogée en 1941, grâce à un grand festival du commerce qui prend la tournure d'une grande fête pour tout Montréal.

LE DÉCLIN : L'APRÈS SECONDE GUERRE MONDIALE ET LA DÉPOPULATION DE LA DÉCENNIE 1960

Après la Seconde Guerre mondiale (1939-1945) s'amorce une période caractérisée par un déclin industriel et une prospérité économique : les Trente Glorieuses. On observe au cours des années 1960, dans les quartiers ouvriers de Montréal, un

déplacement de la population vers les banlieues, phénomène auquel le Plateau ne fait pas exception.

Cette dépopulation du quartier provoque le déclin de l'avenue du Mont-Royal, qui perd sa clientèle. L'année 1959 est considérée comme étant le point tournant de l'histoire de cette avenue. Les propriétaires arrêtent d'investir sur leurs édifices, n'y voyant plus aucune rentabilité.

De la même façon, les maisons à logements du quartier se dégradent. En 1950, près du quart des appartements nécessitent des rénovations. Plusieurs sont réduits en flammes ou remplacés par de nouveaux bâtiments. Afin de répondre aux exigences de la nouvelle population qui s'établit dans le quartier à partir de la fin de la décennie 1970, des bâtiments en décrépitude sont rénovés, alors que d'anciennes installations industrielles sont recyclées au grand bonheur, notamment, des artistes qui s'y affairaient désormais.

La fin de la Seconde Guerre mondiale aura donc marqué le quartier par de nombreuses transformations « pas toujours très heureuses » (Ville de Montréal, Les villages du Plateau).

L'IMMIGRATION DE L'APRÈS-GUERRE

[Parallèlement], le Plateau-Mont-Royal continue d'être le refuge des communautés ethniques à leur arrivée au pays. Les Juifs, tout en maintenant leur place d'affaires boulevard Saint-Laurent, déménagent à Outremont et à Côte-des-Neiges. La communauté grecque les remplace, amenant avec elle l'art de la pâtisserie et de la boulangerie. Sur l'avenue du Parc et sur les nouvelles rues commerciales à la mode se multiplient les restaurants grecs offrant le populaire souvlaki (Ville de Montréal, Les villages du Plateau).

L'avenue du Parc, tracée à la fin du XIX^e siècle, est rapidement surnommée la « Petite Athènes ». Les communautés roumaine et ukrainienne viennent quant à elles peupler l'est du Plateau au cours de la décennie 1950.

Dans les années 1960, la communauté portugaise vient habiter autour des rues De Bullion, Coloniale, Rachel et Roy, revitalisant le secteur alors menacé par l'extension vers le nord du centre-ville. La communauté vietnamienne arrive dans le quartier, amenant avec elle ses nombreux restaurants.

Depuis, la partie est du Plateau est aussi multiethnique.

EMBOURGEOISEMENT ET GENTRIFICATION : UN PLATEAU RENOUVÉ ET EN PLEINE MUTATION

Après avoir vu sa population décroître et s'appauvrir à la suite de la crise des années 1930 et du déclin industriel de l'après Seconde Guerre mondiale, un phénomène inverse de repopulation est observé sur le Plateau à partir de la fin de la décennie 1970. Les grandes familles ouvrières qui ont déserté quelques années plus tôt sont remplacées par des individus plus jeunes, plus scolarisés et mieux rémunérés. Plusieurs artistes viennent également résider sur le Plateau, contribuant du coup à la réputation culturelle du quartier. Les étudiants et les artistes de la fin des années 1970 sont suivis, dans les années 1980, par des professionnels instruits et célibataires, ce qui nourrit l'image BCBG du quartier.

Parallèlement à la gentrification du secteur, on assiste à un « mouvement de réappropriation du quartier qui passe par la préservation de la qualité de vie, l'augmentation des espaces verts et la diminution de la circulation automobile » (catalogues d'archives de la bibliothèque du Plateau-Mont-Royal). Si l'avenue du Mont-Royal tarde à s'adapter aux besoins de sa nouvelle clientèle, dès les années 1990, les rues commerciales se transforment et prennent les airs des résidents du quartier. Une vie de quartier et des liens de voisinage se développent, de sorte que le sentiment d'appartenance des résidents du Plateau face à leur quartier ne cesse de s'accroître.

Encore aujourd'hui, la tradition des « pieds-noirs » et des « nombrils-jaunes » d'habiter tout près de leur lieu de travail est reprise par nombre de travailleurs autonomes qui s'affairent à domicile et d'artistes qui travaillent dans d'anciens édifices industriels et commerciaux recyclés.

La situation historique et géographique du Plateau, sa réputation culturelle ainsi que la vie de quartier qui lui est propre charment et font en sorte que le Plateau est actuellement très prisé par les locataires et les propriétaires et qu'il bénéficie d'une plus forte demande que la plupart des autres quartiers montréalais.

LE PLATEAU DERRIÈRE LES FAÇADES GENTRIFIÉES

Confrontés aux effets de la spéculation foncière propre à un quartier en mutation, les résidents ayant davantage d'ancienneté sur le Plateau doivent lutter pour pouvoir continuer à habiter dans le quartier pour lequel ils ont un sentiment d'appartenance et dans lequel ils ont le goût de rester. Entre 1986

et 1991, ils ont dû faire face à une augmentation moyenne des loyers de l'ordre de 38 %, comparativement à 22,8 % à Montréal et 20,1 % au Québec. Si en 1986, les locataires du Plateau déboursent moins d'argent pour leur loyer que ceux de Montréal et du reste du Québec, il en est tout autrement aujourd'hui.

Derrière les façades gentrifiées du Plateau, la pauvreté est bien réelle. Elle touche une population de plus en plus jeune et instruite, vivant souvent dans les secteurs périphériques du Plateau.

Le Plateau-Mont-Royal apparaît de plus en plus comme un quartier sous tension avec d'une part, une amélioration des conditions économiques et sociales dans sa partie centrale [...] et d'autre part, une aggravation des conditions dans certains secteurs périphériques très touchés par la pauvreté.

Qui plus est, depuis les dernières années, on assiste à l'émergence d'un phénomène nouveau : « des pauvres instruits [...] se regroupent dans des quartiers clairement identifiés : les secteurs sont à proximité des universités, du parc LaFontaine et du secteur de la rue Saint-Laurent, au nord de la rue Sherbrooke » (catalogues d'archives de la bibliothèque du Plateau-Mont-Royal).

L'itinérance touche le Plateau depuis que des interventions sont faites au centre-ville pour contrer le phénomène. L'arrivée massive des jeunes de la rue au centre-ville pourrait aussi expliquer le déplacement vers le nord des sans-abri adultes. Naturellement, l'avenue du Mont-Royal et la richesse économique qui lui est propre constitue un pôle d'attraction pour ceux qui vivent de la manche et d'activités illicites. La situation, de plus en plus visible, dérange et l'utilisation de l'espace public se renégocie.

Le Plateau d'aujourd'hui est bigarré. C'est, au plan socioéconomique, un des quartiers les plus hétérogènes de Montréal. S'y côtoient riches et pauvres, professionnels et assistés sociaux.

LE DÉVELOPPEMENT COMMUNAUTAIRE DES DERNIÈRES DÉCENNIES

De nombreux groupes communautaires ont été créés sur le Plateau pour répondre aux besoins de la population et l'aider à résister aux effets dévastateurs de la spéculation foncière. Ils apportent leur soutien aux résidents de longue date qui désirent demeurer dans le quartier.

On assiste depuis la décennie 1960 à la naissance de différents mouvements communautaires et citoyens. On se rappelle notamment la campagne pour le secteur Milton Park, laquelle a mené à la mise sur pied de la plus grande coopérative d'habitation OSBL à l'échelle du Canada.

Les milieux culturels et écologiques sont également très actifs dans le quartier et leurs réalisations sont fructueuses : aménagement de la station de métro Mont-Royal (inauguration en 1966, reconstruction en 1997), mise en valeur du patrimoine (YMCA du Parc, bibliothèque Mile-End), création de la place Gérard-Godin sur le site du métro Mont-Royal, etc. Rappelons plus récemment la lutte des commerçants et des citoyens contre le projet de la Ville de Montréal de changer le nom de l'avenue du Parc en boulevard Robert-Bourassa.

Bref, grâce à l'engagement de ses résidents, la vie communautaire bouillonne sur le Plateau. Les différents groupes sociaux défavorisés et marginalisés se sont pris en main et posent, jour après jour, des actions collectives concrètes. Car, en aval du mythe voulant que le Plateau soit un « quartier de riches », se cachent bien des gens pour qui la pauvreté fait partie du quotidien et d'autres qui ont été charmés par le quartier bien avant qu'il ne se gentrifie.

Sources

Bibliothèque du Plateau-Mont-Royal, catalogues d'archives de la bibliothèque du Plateau-Mont-Royal.

Ville de Montréal, « Les villages du Plateau », collection Pignon sur rue, Montréal, 1991.

Société d'histoire et de généalogie du Plateau-Mont-Royal, www.histoireplateau.org.

Partenaire

Merci à la Société d'histoire et de généalogie du Plateau-Mont-Royal pour sa précieuse collaboration à la réalisation de ce document.